

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 139 (1994)
Heft: 6-7

Buchbesprechung: Chronique d'une sale habitude vieille de quatre mille ans [John Keagan]

Autor: Morrow, Lance

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chronique d'une sale habitude vieille de quatre mille ans

Présentation par Lance Morrow

Un des meilleurs historiens militaires de ce siècle, John Keagan, a étudié la guerre comme un mystère de l'humanité, une tentation et un vieux drame¹.

Genghis Khan, assis avec ses compagnons d'armes mongols, débat de la question de savoir quel est le plus doux plaisir que la vie procure. Quelqu'un hasarde que c'est la fauconnerie. Genghis Khan – qui n'est pas Genghis Khan pour rien – répond: «Tu t'es trompé. Le plus beau cadeau pour l'homme, c'est de poursuivre et de vaincre son ennemi, de saisir la totalité de ses biens, de laisser ses femmes mariées pleurantes et gémissantes, de monter ses hongres et d'utiliser le corps de ses femmes comme une chemise de nuit...»

Le programme de Khan – guerre et atrocités – est toujours suivi, même si on exprime avec moins de franchise le plaisir qui doit l'accompagner: le slogan tribal et nationaliste, «Une plus grande Serbie!», est proclamé. Même après la fin de la guerre froide, comme si les guerres de grande envergure étaient devenues un instinct (la guerre du Golfe a peut-être été le dernier acte de la guerre des blindés), des nations sorties de rien trafiquent dans leur cave avec des armes nucléaires faites maison. La prolifération mondiale des armes conventionnelles est encore plus inquiétante, ainsi par exemple la «démocratisation» planétaire d'une puissance de feu qui pénètre dans les villages du tiers-monde ou encore les écoliers américains qui portent un revolver dans leur poche.

Margaret Mead tend à prouver que «la guerre est seulement une invention». Elle

refuse de la regarder comme une partie inévitable du bagage humain, comme la conséquence du péché originel. John Keegan reste agnostique dans son argumentation. «Tout ce que nous avons à accepter, écrit-il dans *Une histoire de la guerre*², c'est que quatre mille ans d'expérience et de répétition ont fait de la guerre une habitude.» C'est soit une sale habitude, soit, comme lorsque quelque chose se produit régulièrement, une vilaine nécessité. La guerre a évidemment des joies transcendantes, des tentations et des mystères. Et c'est le plus vieux drame: une épope qui se situe dans la partie du cerveau où se trouvent les émotions.

Homère donne à chaque mort survenue au combat une intimité nette et effrayante, un caractère parfaitement unique que fige immédiatement l'instant de la mort: il n'y a pas deux morts identiques. Keegan a une vision semblable de l'aspect mémorable d'une guerre. Son œil, c'est l'esprit d'un des historiens militaires les plus distingués de ce siècle.

Il partage les habituelles révulsions d'un homme civilisé face à la guerre: une nette antipathie dans son cas. Son point de vue est clair, ferme, mais moralement compliqué. Il a été attiré toute sa vie par la culture militaire et par le sujet de la guerre. Des complications, consécutives à une tuberculose qui apparaît chez les adolescents, l'ont rendu boîteux, inapte par conséquent à remplir son devoir militaire. Cependant, il va enseigner pendant de nombreuses années l'histoire militaire à l'Académie militaire royale de Sandhurst, une vie de soldats par procuration, à une distance «intellectuelle» de la guerre.

¹ Traduction par Claire de Weck d'un compte rendu paru dans le Time du 13 décembre 1993.

² Knopf, 432 pp.

Keegan est sensible par instinct aux combattants et impitoyablement allergique au romantisme dans la spécificité de leur travail. Il se rappelle «le regard de dégoût qui passa sur le visage du distingué conservateur d'une des plus grandes collections d'armes et d'armures au monde, lorsque je lui fis remarquer fortuitement que, durant l'âge de la poudre, un type commun de débris, retirés des plaies par les médecins-majors, était l'os cassé et les dents provenant des voisins dans les rangs. En tant qu'expert, ce conservateur n'avait jamais considéré quel était l'effet des armes, dont il connaissait tant de choses, sur les corps des soldats qui les utilisaient.»

Une histoire de la guerre présente une synthèse de ce qui a absorbé Keegan pendant plus de trois décennies d'étude de la guerre et d'enseignement aux militaires et de temps passé à leur écoute. Comme son étude de 1976, *Le visage du combat*, son nouveau livre est vivant par des détails inattendus et une magnifique érudition. Par exemple, il écrit un mini-traité sur l'art de faire une «courbette mixte», ce qui est un avantage révolutionnaire pour des guerriers à cheval; il fait une digression sur la vengeance traditionnelle des guerriers maoriens ou un splendide intermède sur les effets de la géographie pendant un conflit; il inclut une longue étude sur la question de savoir pourquoi Adrianopole, Edirne en Turquie moderne, a été le plus grand champ de bataille du monde (il s'arrête à ce pont qui relie le continent euro-

péen à l'Asie). Si Keegan consacre trop peu de pages aux guerres du XX^e siècle, un projet inhabituel (une énumération de matériels, réunie dans des chapitres intitulés «Pierre», «Créature», «Armes», «Fer» etc.) lui a permis d'établir des classements dans le temps et dans l'espace et d'en tirer de passionnantes comparaisons. Il passe allègrement de la suppression des armes à feu durant la retraite japonaise de Tokugawa (un succès très précoce du contrôle des fusils) à la fête astèque de l'Acharnement des hommes; de Sun Tzu à Clausewitz qu'il déteste, parce qu'il le voit comme le parrain idéologique de la guerre moderne avec ses composantes politiques. Il passe des racines sombres et irraisonnables de la violence des troupes romaines aux questions que l'on se pose sur l'abandon des steppes par les cavaliers nomades qui partent piller.

L'un des charmes de John Keegan a toujours été son indépendance, son mépris parfois brusque pour l'académisme: «Comme les scientifiques mondains ignorants peuvent être insensibles à l'importance du tempérament!» remarque-t-il au cours d'une discussion sur l'attrait de la vie des combattants et de la culture militaire. «Je suis tenté, dit-il, après avoir passé une partie de ma vie à étudier l'armée britannique, d'en tirer la conclusion que certains hommes ne peuvent être rien d'autre que des soldats.»

L. M.